

Jonathan, Dieudonné, Théodore.

Jacques Rigaud était un homme respecté et heureux. Pour la troisième fois, il venait d'être élu à la présidence de la Chambre des Avoués à la Cour d'Appel d'Aix-en-Provence ; ses confrères appréciaient son tempérament de conciliateur et sa culture juridique. Membre du conseil presbytéral de l'Eglise Réformée d'Aix, il participait activement à la gestion du temple de la Rue Mazarine et, parfois, le dimanche matin, il animait le culte à la place du pasteur ; on appréciait l'art avec lequel il rendait les textes bibliques actuels. Il habitait, près du Parc Jourdan, une grande villa. C'était une ancienne bastide qui se dressait au milieu d'un parc ; il l'avait fait redistribuer sur deux niveaux ; il habitait avec sa femme le rez-de-chaussée ; son fils Jean, dont il avait fait son associé et qui venait de se marier, habitait à l'étage.

La recherche généalogique meublait ses loisirs ; deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, pendant que son fils recevait les clients à l'étude, il se rendait soit aux Archives municipales soit au dépôt aixois des Archives Départementales ; il profitait parfois de vacances pour aller consulter, dans d'autres villes, les minutiers des notaires ou d'autres documents d'archives. Du côté de sa belle-famille, il avait pu remonter jusqu'au dix-septième siècle ; Huguette, sa femme, était nîmoise ; il avait découvert, avec une certaine fierté, qu'elle descendait de camisards de la région d'Anduze et que l'un de ses aïeux était mort sur une galère du Roi à Marseille ; il avait correspondu sur ce sujet avec André Chamson ; il la plaisantait parfois en lui disant que la descendante d'un "repris de justice" ne pouvait avoir épousé, pour se faire pardonner, qu'un homme de loi ; Huguette faisait semblant de boudier ; au fond d'elle-même, elle se sentait plus fortement enracinée dans son protestantisme.

En ce qui concernait sa propre famille, Jean Rigaud avait noté l'alternance régulière des prénoms, Jean et Jacques, qui se donnaient aux fils aînés, de grand-pères en petit-fils ; il trouvait cela puéril ; pourtant il n'avait pas osé rompre la tradition ; il avait également découvert que son protestantisme provenait d'une aïeule, protestante, qui, en 1850, avait épousé le père de son arrière-grand-père. Un problème le tracassait pourtant : il n'arrivait pas à aller plus loin que la Révolution ; il avait retrouvé l'acte de mariage d'un de ses aïeux, Jean Dieudonné Rigaud, qui, en août 1792, avait épousé à Tarascon la fille d'un marchand de tissus aixois ; il savait, par les actes de l'état-civil, qu'il était bien mort à Aix en 1831, à l'âge de 63 ans, et qu'il était né à Carpentras ; l'acte de mariage précisait que, le "futur ayant égaré son acte de baptême, ce sacrement lui a été renouvelé" ; Jean Rigaud expliquait la perte du document par les troubles religieux qui accompagnèrent la Révolution ; il glissait sur cette observation pour souligner que ses aïeux étaient sûrement de bons Chrétiens ; le second prénom de son aïeul, Dieudonné, laissait supposer qu'il était né dans une famille pieuse. Mais Jean Rigaud ne trouvait absolument rien au sujet des parents de Jean Dieudonné ; il s'était rendu plusieurs fois à la Bibliothèque Inguimbertaine à Carpentras, avait épluché les registres de baptêmes de 1760 à 1770 ; à tout hasard, il avait également consulté, aux Archives départementales d'Avignon, les registres paroissiaux des alentours de Carpentras ; ses recherches étaient restées vaines. La région ayant appartenu au Pape, il envisageait, sans grand espoir, d'aller faire des recherches à la Bibliothèque Vaticane.

Cela ne l'empêchait pas de continuer à travailler dans les services aixois d'archives ; sa propriété avait été acquise par son grand-père ; la tradition familiale disait que c'était, à l'origine, un lieu de vacances, éloigné de la ville ; une étude du cadastre apprit à Jean Rigaud que son grand-père avait passé une bonne partie de sa vie à faire du remembrement ; il vit le

que son grand-père avait passé une bonne partie de sa vie à faire du remembrement ; il vit le nom de son grand-père apparaître dans de nombreux actes notariés pour rassembler, lopin par lopin, ce qui allait devenir la villa qu'il habitait aujourd'hui avec sa famille.

Un jour qu'il arrivait aux Archives municipales, le gardien l'accueillit avec le sourire. "Monsieur, lui dit-il, j'ai pensé à vous; prenez cette boîte à chaussures; j'ai trouvé ça par hasard; vous verrez, elle est pleine d'actes de naissance ! On ne sait jamais ; peut-être y trouverez-vous votre bonheur."

Jean Rigaud se mit vite au travail ; il comprit vite pourquoi ce lot de documents n'était pas coté ; il s'agissait d'actes émanant tous du Comtat-Venaissin, de l'actuel département de Vaucluse ; l'archiviste municipal n'avait sans doute pas su comment inscrire cet ensemble de documents dans les archives de la Ville. Il y avait effectivement de nombreux actes de naissance ; ce qui frappa Jean Rigaud, c'est que tous ces actes concernaient des enfants juifs nés dans le département de Vaucluse, à Avignon, mais plus encore à l'Isle-sur-la-Sorgue, à Carpentras ou à Cavaillon ; un peu énervé, Jean Rigaud se demandait à quoi pouvait servir de dépouiller le contenu de cette boîte à bébés juifs, qui ne lui apportait rien. Il eut tout à coup en main un acte de plusieurs pages, nettement plus épais, en tous cas, qu'un acte de naissance; c'était la constitution de conseil de famille devant le Juge de Paix de Carpentras ; l'acte concernait un Juif de Carpentras qui, porté disparu à la foire de Beaucaire en juillet 1792, avait peut-être été assassiné ; comme ce Juif laissait un fils mineur, sa veuve demandait au conseil de famille, réuni sous la présidence du Juge de Paix, de la nommer tutrice. Jean Rigaud, qui s'intéressait aussi à l'histoire du droit, se concentra pour lire l'acte avec plus d'attention: ce conseil de famille, qui se réunit en 1792, avait déjà la forme prescrite par le Code Civil, promulgué en 1804. Rapidement, son oeil s'habitua à l'écriture, pourtant difficile à déchiffrer, de cette fin du XVIIIème siècle; bientôt, il ne vit plus que le nom du Juif: *Jonathan de Valabrègue, dit Rigaud.*

En s'épongeant le front, Jean Rigaud regarda autour de lui. Il était, ce jour-là, le seul lecteur ; le gardien fumait une cigarette sur le pas de la porte, en regardant les enfants jouer sur la Place des Cardeurs ; subrepticement, il mit le document dans sa serviette, fit semblant, pendant quelques minutes de consulter encore quelques documents qu'il rangea soigneusement dans la boîte à bébés puis partit, après avoir échangé quelques mots de politesse avec le gardien.

Le soir, sitôt le repas terminé, il prétexta un dossier épineux à étudier pour s'enfermer dans le bureau et reprendre le document qu'il avait, pour ainsi dire, emprunté aux Archives municipales ; il savait, pour avoir lu une biographie du compositeur aixois Darius Milhaud, que les Juifs comtadins avaient des noms de ville comme noms de famille; *Valabrègue* ne l'étonnait donc pas ; mais *Jonathan* lui faisait penser à *Jean* ; et puis, il y avait ce surnom, *Rigaud*.

Le lendemain, il demanda à son fils de le remplacer l'après-midi au Palais et de recevoir les clients en fin de journée. Il se rendit à la médiathèque Méjanès, à l'ancienne fabrique d'allumettes, pour se documenter; le Conservateur, un aimable spécialiste de Mistral, avait été de ses clients. Dirigé vers la section des encyclopédies, Jean Rigaud, après quelques hésitations, se plongea dans un dictionnaire des noms de personnes ; il n'arriva à savoir pourquoi *Rigaud* pouvait avoir été employé comme surnom; par contre, il découvrit le sens de *Jonathan* en Hébreu: *Dieu donne.*

Le rapprochement avec *Jean Dieudonné* Rigaud, son aïeul, était facile à faire ; peut-être ce dernier avait-il tout simplement profité des troubles révolutionnaires pour disparaître de la communauté juive, perpétuellement condamnée à vivre en marge de la société nationale.

En rentrant chez lui le soir, Jean Rigaud jeta le document dans la cheminée de la bibliothèque, où l'on avait allumé, en cette fin d'hiver, un grand feu de bois.

Peu de temps après, on apprenait que Maître Jean Rigaud prenait sa retraite, un peu plus tôt qu'on ne l'avait prévu, et qu'il se retirait près de Nîmes, dans une petite ville où sa femme possédait un mazet. Pendant quelques temps, ses confrères épiloguèrent sur cette retraite anticipée à laquelle il n'avait donné aucune explication. Son fils Jacques, qui se trouvait désormais seul à la tête de l'étude, ne savait rien non plus et se perdait en conjectures.

Bien plus tard, j'appris, par des indiscretions d'amis, qu'il habitait Sommières où il vivait pratiquement en autarcie, cultivant lui-même la terre qui entourait le mazet ; sa femme, qui l'avait suivi, avait pris des responsabilités dans l'Eglise Réformée de Nîmes et dans l'antenne régionale des Amitiés judéo-chrétiennes ; lui-même ne quittait la propriété que deux fois par mois pour aller assurer, au centre social municipal, des vacations bénévoles d'écrivain public ; ceux qui utilisaient ses services l'estimaient ; on était en même temps intrigué par le comportement un peu renfermé de celui qui se faisait appeler en ville *Monsieur Théodore*.

Roger KLOTZ